352

mon ami Christophe

théâtre royal

du parc

MON AMI CHRISTOPHE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M^rs. DUPEUTY, VILLENEUVE ET LAFONTAINE;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE DRAMATIQUE, LE 4 AOUT 1823.

PRIX : 1 fr. 50 c.

PARIS,
CHEZ QUOY, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,
Boulevard Saint-Martin, N°. 18.

1823.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MAD. DUHAMEL, bonne maman. . .	Mme. *Kuntz.*
CÉCILE, sa petite-fille.	Mme. *Dormeuil.*
JULES, son petit-neveu.	Mlle. *V. Déjazet.*
DUFOUR, allié de la famille, et subrogé tuteur de Jules.	M. *Dormeuil.*
CHRISTOPHE, brocanteur	M. *Numa.*
FRANÇOIS, domestique de Mme. Duhamel.	M. *Alexis.*

La scène se passe dans la maison de campagne de Madame Duhamel, aux environs de Meaux, en Brie.

Nota. Cette édition est exactement conforme à la représentation et au manuscrit déposé au Ministère de l'Intérieur.

IMPRIMERIE DE NOUZOU.

MON AMI CHRISTOPHE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un pavillon donnant sur un jardin; à droite, un table, quelques sièges.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAD. DUHAMEL, CÉCILE, DUFOUR.

(*Madame Duhamel est assise près de la croisée; Cécile travaille à côté d'elle à un métier de tapisserie; Dufour est endormi sur une chaise, et tient dans ses mains un journal*).

CÉCILE.

Maman, je ne vois personne encore.

MAD. DUHAMEL, *regardant par la fenêtre.*

Allons, il faut croire qu'ils arriveront par le célérifère de Meaux, qui ne passe qu'à deux heures.

CÉCILE.

Qu'il me tarde de revoir ce bon petit cousin Jules.

MAD. DUHAMEL.

Je conçois ton impatience, ma chère Cécile... tu ne l'as pas vu, depuis ton enfance... car voilà bientôt deux ans que nous habitons cette maison de campagne près de Meaux, et c'est depuis ce temps seulement qu'il a quitté son collège de province, pour venir faire son droit à Paris.

CÉCILE.

Aussi, bonne maman, qu'elle idée avez-vous eue, de venir habiter cette propriété... au lieu de rester dans la capitale.

MAD. DUHAMEL.

Ah! ma chère enfant, tu parles en jeune personne, mais quand on est vieille.

Air : *T'en souviens-tu?*

A la campagne on se plait davantage,
On aime à voir renaître le printemps,
Et tu s'auras, si tu viens à mon âge,
Comme on est avare du temps.
Ici la vie est plus douce et plus pure,

Y revenir fut toujours mon seul vœu...
On veut jouir de toute la nature,
Au moment de lui dire adieu.

CÉCILE.

Ah ! ça, bonne maman, dites-moi, êtes-vous bien sûre au moins que ce soit aujourd'hui que nous devons l'attendre ?

MAD. DUHAMEL.

Sans doute ; demande plutôt à Dufour, qui est arrivé hier soir de Paris.

DUFOUR, *se réveillant en sursaut.*

Hein ?.. plait-il ?.. qu'est-ce qu'il y a.

MAD. DUHAMEL.

Comment, cher cousin, vous vous étiez endormi ?

DUFOUR.

Mais oui... à ce qu'il paraît... en lisant cet estimable journal.

MAD. DUHAMEL.

Je vous l'avais bien dit.

Air : *De Préville et Taconnet.*

Des gens d'affaires, des gens riches,
C'est le journal... pourquoi vous aviser
De lire ici les Petites Affiches ?

DUFOUR.

Ah ! franchement, vous devez m'excuser,
Ce n'était pas, certes, pour m'amuser ;
Là, chaque jour des annonces sont faites,
Et moi qui veux me donner un cheval,
Croyant ici trouver mon animal,
Je parcourais l'article bêtes,
Qui fait le fond de ce petit journal. } (*bis*).

Ah ! ça, mais, est-ce que ces messieurs ne sont pas encore là... Jules m'avait pourtant bien promis d'être ici de bonne heure.

CÉCILE.

Vous l'avez vu, mon oncle, n'est-ce pas ?

DUFOUR.

Oui, ma chère nièce... je l'ai vu... je l'ai vu déjà douze fois, cette année... c'est-à-dire, tous les trente ou trente-un du mois, au plus tard, quand il venait chercher l'argent que je suis chargé de lui compter, en ma qualité de subrogé tuteur.

MAD. DUHAMEL.

Il faut qu'il ait un bien bon naturel... si jeune et livré à lui-même, le séjour de Paris était bien dangereux pour lui.

DUFOUR.

Sans doute... mais grâce aux excellens conseils que je lui donne chaque jour, c'est-à-dire chaque mois, je suis sûr qu'il se rendra digne de la main de ma bonne petite Cécile.

CÉCILE.

Mais, mon oncle, quel est donc ce M. Christophe dont il nous parle dans sa lettre d'hier ?

DUFOUR.

Ah! ah!.. oui... une nouvelle connaissance... c'est un jeune homme charmant, fort honnête, un peu sans gêne, mais très-bon enfant... du moins à ce que m'a dit Jules, car moi, je ne l'ai jamais vu.

MAD. DUHAMEL.

Christophe! le nom est singulier, pourtant... ne trouvez-vous pas ?

DUFOUR.

Mais non... c'est un nom comme un autre... je m'appelle bien *Ignace, Boniface*, c'est bien plus cocasse... d'ailleurs, mesdames, vous pourrez le juger par vous mêmes... puisqu'il vient aujourd'hui avec Jules.

MAD. DUHAMEL.

Quel bonheur, si ce jeune homme était réellement estimable... je pense à quelque chose.

DUFOUR.

Et à quoi ?

MAD. DUHAMEL.

Ce serait un trésor pour ma petite fille cadette qui va sortir de son pensionnat l'année prochaine... M. Christophe est encore jeune, à ce qu'il paraît... et je ne vois pas pourquoi un bon mariage...

DUFOUR.

Sûrement... d'autant plus que moi, j'y mettrais de la générosité... je lui donnerais la survivance de mon emploi... sinécure fort agréable, comme vous savez... de gros appointemens, et presque rien à faire... quelques petits dîners... seulement à donner... mais je suis impatient de les voir arriver... j'ai pour ce matin même, une partie de chasse à la grosse bête, avec le capitaine des chasses, votre voisin... il veut absolument que je l'accompagne.

SCENE II.

Les Mêmes, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, *accourant.*

Madame, madame, voilà monsieur Jules qui arrive avec un autre monsieur... un bel homme... il a des favoris sous le menton.

DUFOUR.

Ah! ce sont eux enfin.

FRANÇOIS.

Ils descendent d'un cabriolet bourgeois.

DUFOUR.

Bourgeois... diable, il paraîtrait d'après ça que l'ami Christophe aurait un cabriolet.

CÉCILE.

Et nos toilettes qui ne sont pas encore faites... là... bonne maman, j'en étais sûre.

MAD. DUHAMEL.

Eh! bien, ma fille, allons nous préparer, pendant ce temps là Dufour recevra ces messieurs. (*Elles sortent*).

DUFOUR.

Allez, mesdames... mais surtout ne soyez pas longtemps... (*A François*). Toi, mon garçon, cours vîte préparer mon attirail de chasse... ils disent qu'il me faudrait la petite veste galonnée; mais, ma foi, je n'ai apporté ici que cet habit, et ma robe de chambre... c'est égal, va toujours, et surtout n'oublie pas ma casquette de veau marin, ni mes lunettes.

FRANÇOIS.

Suffit... je n'oublierai rien... mais t'nez... voilà ces messieurs. (*Il sort*).

SCÈNE III.

DUFOUR, CHRISTOPHE, JULES.

JULES.

Bonjour, mon cher oncle.

DUFOUR.

Bonjour, mon cher pupille.

JULES.

Voici M. Christophe... permettez-moi de vous le présenter,

il a bien voulu m'accompagner aujourd'hui sans façon à la campagne.

DUFOUR, *à Christophe.*

Monsieur... enchanté de faire votre connaissance.

CHRISTOPHE.

Oui, monsieur, c'est moi qui suis Christophe, l'ami de Jules, et même son ami intime depuis quatre jours... et j'en suis fier, parce que Jules est un bon enfant et de plus bientôt avocat... on a beau dire, la robe noire, les grandes manches, c'est joli ça pour une famille.

DUFOUR.

Oui, avocat... je sais bien... mais à vous parler franchement, j'aurais mieux aimé le voir avoué... tout bêtement... c'est plus sûr pour faire fortune.

CHRISTOPHE.

C'est mon système aussi... soyez persuadé que je ne lui donnerai que de bons conseils... la morale, c'est mon fort... (*prenant les cachets de Dufour*). Vous avez là de bien jolis cachets, M. Dufour.

DUFOUR.

Vous trouvez!..

CHRISTOPHE.

Franchement, combien vous a-t-on fait payer ça?

DUFOUR.

Cent écus.

CHRISTOPHE.

Cent écus... c'est un tiers trop cher.

DUFOUR.

Bah! vous croyez...

CHRISTOPHE.

J'en suis sûr, tenez, regardez ceux-là. (*Il lui fait voir les siens*). Ça me revient à 200 francs, et sans faire tort à vos connaissances, je crois qu'ils sont un peu mieux conditionnés que les vôtres.

DUFOUR.

C'est possible, mais qu'est-ce que cela fait? (*A part*). Est-il drôle ce jeune homme... (*Haut*). Ah! ça, mes amis, vous resterez ici quelques jours, n'est-ce pas? en attendant, ne vous gênez pas... liberté toute entière.. moi, je ne me gène pas non plus... je suis de chasse ce matin. je vais enfourcher

une petite bête charmante que me prête le conservateur des hypothèques. Vous verrez, je suis superbe en selle, sans que ça paraisse. (*Il sort*).

JULES.

Mon oncle, je vous suis... (*Bas à Christophe*). J'ai quelque chose à lui dire... mais attendez-moi ici... je reviens dans l'instant. (*Il sort*).

SCÈNE IV.

CHRISTOPHE, *seul.*

Ah! ça, nous... songeons à ne pas nous endormir... je ne suis pas fâché de l'avoir accompagné chez sa bonne maman; j'avais besoin de savoir si la famille est aussi solide qu'il le disait... la maison... n'est pas mal; c'est un peu bourgeois... mais il n'y a pas de mal... ces gens-là... ça a des vieux préjugés... ça paie ses dettes. Ainsi, je peux travailler en sûreté avec mon jeune homme... je me suis dit, Christophe, mon ami... le commerce avant tout... parce que moi, d'abord, faire des affaires... je ne sors pas de là... pas plus haut que ça... j'aidais déjà mon père à vendre des mouchoirs et des cravattes... depuis l'âge de treize ans, j'exerce pour mon compte... je vends, j'achète, je prête, j'emprunte, j'échange, je brocante et je m'enfonce rarement... après tout, je ne suis pas le seul.

Air: *Du vaudeville des Scythes.*

Ici bien loin de vouloir m'en defendre,
Moi j'eus toujours pour principe constant
Qu'ici bas tout est bon à vendre,
Lorsque ça peut rapporter de l'argent.
Sur le terrein l'un nous vend sa vaillance,
L'autre nous vend ses vers ou son pamphlet,
Combien de gens vendent leur conscience,
Tout ça dépend du prix que l'on y met.

Aussi, moi, je ne suis pas fier.. je paie volontiers la bouteille sur le comptoir au modeste artisan; au café, le petit verre au bourgeois; au spectacle, chez le restaurateur, à la bourse, des marrons, partout je trouve moyen de faire mon trafic... de plus, c'est moi qui suis l'inventeur des ventes en plein vent; j'ai des compères sur les quais, boulevards, rues et places publiques; les uns vendent... les autres font semblant d'acheter pour allumer le chaland... j'ai aussi deux turcs, c'est-à-dire deux de mes jeunes gens que je fais habiller en turcs, et qui

me débitent mes pastilles du sérail de Constantinople, dont j'ai une fabrique rue Geoffroi-Langevin, n°. 7; enfin, sans sortir de Paris... je suis, je peux le dire, négociant cosmopolite, et par ce moyen, j'échappe à la patente... mais silence... j'apperçois mon jeune homme...

SCÈNE V.

CHRISTOPHE, JULES.

JULES.

Ah! bon... vous voilà... j'ai besoin de vous parler, car je suis dans le plus grand embarras.

CHRISTOPHE.

Voyons qu'est-ce que c'est ?..

JULES.

Je ne vous ai pas dit qu'hier j'ai perdu à l'écarté, chez madame de Kirkadof... vous savez, cette petite baronne russe, qui tient table d'hôte, et où j'ai fait votre connaissance... quand j'y pense... près de mille francs dans une soirée... c'est bien mal, et si ma famille savait ça...

CHRISTOPHE.

Ah! je comprends... le gousset est dans les arriérés... et vous êtes philosophe, n'est-ce pas?

Air: *De sommeiller encore ma chère.*

Vous avez fait de la dépense,
C'était votre devoir, je croi;
Votre oncle est là pour la finance,
Ici bas, chacun son emploi.
Le sort dans ses œuvres parfaites,
Créa, n'allez pas l'oublier,
Les neveux pour faire des dettes,
Et les oncles pour les payer.

JULES.

C'est possible... mais le mien ne donne pas dans ce charlatanisme-là... car je viens de lui présenter la note de mes dépenses, et, au lieu d'argent, je n'ai eu que de la morale.

CHRISTOPHE.

C'est qu'il ne sait pas son état... il fallait donc me le dire, je vous aurais prêté un petit budjet de circonstance que j'avais fait, dans le temps, pour obliger un autre jeune homme... un mineur, qui se trouvait dans votre position.

JULES.

Je comptais sur lui, et je ne sais comment faire... car je me suis engagé sur ma parole, et demain il faudra payer...

CHRISTOPHE.

Il faudra payer... eh! bien, est-ce que les amis ne sont pas là... voyons, contez-moi vos peines.

JULES.

Dame... d'abord à mes trois tailleurs, qui me font toujours crédit.

CHRISTOPHE.

Bah... les tailleurs, personne ne les paie jamais... ils se retirent assez sur la quantité... allez... soyez tranquille.

JULES.

Ensuite, mon mémoire au café de l'Ecole de Droit... pour des déjeûners à la fourchette avec mes amis... ça coûte cher; car vous ne savez pas comme l'amitié est gourmande.

CHRISTOPHE.

Si, si, au contraire... je connais ça.

Air : *Il me faudra quitter l'empire.*

Depuis longtemps, c'est là l'usage en France,
On se connait la fourchette à la main,
C'était aussi, la coutume, je pense,
Du peuple Grec et du peuple Romain...
Chez les marchands de comestibles,
Le goût, la mode, ou bien le prix des mets,
Selon le temps tout change... mais,
Chez les amis, et les femmes sensibles,
L'appétit ne change jamais.

JULES.

Enfin... quelques dépenses à crédit... tout ça fait qu'il me manque juste 1500 francs, pour n'avoir pas un sou.

CHRISTOPHE.

Alors, partons de là, et créons un emprunt.

JULES.

Oui... mais où trouver des soumissionnaires?

CHRISTOPHE.

Je vous prêterai deux mille francs.

JULES.

Quoi! vous seriez assez bon!

CHRISTOPHE.

C'est pour vous obliger; ne parlons pas de ça... (*A part*). la famille est riche, je puis me risquer... (*Haut*). Vous allez

me souscrire un billet... seulement pour la forme... vous entendez...

JULES, *se mettant à la table.*

C'est trop juste... précisément voilà du papier.

CHRISTOPHE.

Non, non... (*A part*). Diable, 33 francs d'amende... (*Tirant une feuille de papier timbré de son portefeuille*). J'ai là ce qu'il me faut... je ne sors jamais sans ça.

JULES.

Si vous croyez que c'est utile.. je le veux bien... ah! ça, je vais mettre : « Je reconnais devoir à M. Christophe, la somme « de... »

CHRISTOPHE.

C'est trop long... d'ailleurs ce n'est pas le style de la banque... tenez... mettez tout bonnement : « *Accepté pour la somme de* 2000 *francs.* » La date en blanc jusqu'à votre majorité... je remplirai le reste.

JULES, *écrivant.*

Vous avez raison... c'est bien plus court. (*Lui donnant le billet*). Là... voilà ce que c'est.

CHRISTOPHE, *regardant le billet.*

Diable! vous écrivez bien... de la bâtarde... une belle main pour un latiniste... Ah! ça, faisons notre compte... je vous prête 2000 francs, n'est-ce pas?

JULES, *écoutant.*

Oui.

CHRISTOPHE.

Alors, je vais vous donner 700 francs en espèces...

JULES.

Et le reste plus tard...

CHRISTOPHE.

Non, non, tout ensemble... vous allez voir... cinquante bouteilles de rhum... à dix francs... ce n'est pas cher...

JULES.

Du rhum? mais qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse... je n'en bois jamais...

CHRISTOPHE.

Eh! bien... est-ce que je ne suis pas là, moi!.. d'ailleurs c'est du bon, celui-là... vrai Jamaïque... vous en trouverez facilement le placement.. donnez-m'en du pareil à cent sous,

je le prendrai, moi... Nous disons cinquante bouteilles de rhum... ensuite, une pièce de calicot superfin... aussi beau que perkale... un coupon de drap mélangé pour redingotte... Louviers superbe... de plus, 6 foulards des Indes... une collection magnifique de lithographies des meilleurs maîtres... quatre pièces de nankin... dix cages... vingt quatre souricières... deux livres de quinquina... deux douzaines de chaussettes... en filoselle... le tout au prix de fabrique... ça me coûte plus cher... mais c'est parce que c'est vous...

JULES.

Ah! ça, mais... qu'est-ce que c'est que tout ça?

CHRISTOPHE.

Eh! bien des marchandises... restez-donc tranquille... vous allez m'embrouiller... il nous reste environ vingt francs... qu'est-ce que je vous donnerai pour ça? (*Regardant sa canne.*) ce superbe bambouc des Indes... (*A part*). du bois de Boulogne... (*Haut*). ma parole d'honneur... (*A part*). il m'a coûté cent sous. (*Haut*). Hein! êtes-vous content?.. c'est que, voyez-vous, avec les amis je ne suis pas regardant... moi...

JULES.

A vous parler franchement, j'aurais mieux aimé de l'argent comptant.

CHRISTOPHE.

Parbleu! je le crois bien... vous êtes bon enfant, vous... mais vous ne savez pas, mon jeune ami, que l'argent comptant est hors de prix dans ce moment-ci... et puis, songez-donc à ma position!.. vous êtes brave comme un petit César... bonne lame... même un peu querelleur...

JULES, *vivement.*

Non, mais morbleu! je ne me laisserai pas insulter.

CHRISTOPHE.

Et vous avez raison, vous êtes français, c'est tout dire... Vous voyez donc bien.. en cas de duel ou de mauvaise foi des familles, ce qui se voit tous les jours, mon argent serait flambé... Un accident est bientôt arrivé, et d'ici votre majorité, je risque tout...

JULES.

Au fait, c'est vrai... d'ailleurs puisque vous ne pouvez pas

faire autrement... alors ça ira comme ça, l'essentiel est que ma famille n'en sache rien.

CHRISTOPHE.

Oh! rassurez-vous, ce n'est pas moi qui en parlerai...

JULES.

Pour le moment, je ne dois penser qu'à plaire à ma cousine, et je vais tâcher de la voir; vous savez que le mariage est arrangé... mais elle est si timide que je n'ai pas encore pu savoir si elle m'aimait.

CHRISTOPHE.

Eh! bien, allez; mais surtout rappelez-vous les excellens conseils que je vous ai donnés à ce sujet-là pendant la route.

JULES.

Soyez tranquille, je n'aurai pas l'air d'un petit jeune homme simple, innocent, puisque vous m'avez dit qu'il y avait beaucoup de femmes qui n'aimaient pas ça.

CHRISTOPHE.

Oui, oui, oh! c'est que je m'y connais... quand on a fait des passions.

JULES.

Ah! vous avez aimé?

CHRISTOPHE.

Pas si bête... mais j'ai été idolâtré... par des femmes comme il faut, je m'en flatte... pas de ces femmes qui font des fautes d'orthographe... Allez, mon jeune ami, croyez-moi et vous irez loin.

JULES.

Que je vous remercie donc de tout ce que vous faites pour moi.

CHRISTOPHE.

Il n'y a pas de quoi... par exemple... allons donc...

(*Jules sort.*)

SCÈNE VI.

CHRISTOPHE, *seul.*

Pour le coup... j'espère que celui-là ne dira pas que je suis grec... je viens de lui rendre un fameux service... d'après le moyen que je lui ai indiqué, il va plaire à sa cousine... le mariage se fera, et alors... j'y pense, moi... un futur... il faut une corbeille... une mariée... un trousseau... si je pouvais...

verrai ça... en outre, comme ils ne doivent pas connaître ici toutes les rubriques de la capitale, j'ai apporté dans la caisse de mon cabriolet un petit assortiment de marchandises... dont je tâcherai de me défaire... mais voici la grand'maman, allons... pour inspirer de la confiance, en avant l'air comme il faut. (*Il tire un petit peigne de sa poche et se peigne les cheveux et les favoris*).

SCÈNE VII.

CHRISTOPHE, Mad. DUHAMEL.

MAD. DUHAMEL.

Monsieur est sans doute M. Christophe, l'ami de mon petit neveu ?

CHRISTOPHE.

Comme vous dites, madame... pour vous servir, si j'en étais capable.

MAD. DUHAMEL.

Jules, que je viens d'embrasser, m'a confirmé tout le bien qu'il m'avait dit de vous, dans sa dernière lettre.

CHRISTOPHE, *d'un air modeste.*

Je ne mérite point de tels éloges.

MAD. DUHAMEL.

Si fait... si fait... je sais que vous avez eu la bonté de le présenter dans plusieurs maisons honnêtes, et de lui procurer quelques amusemens... je vous en remercie; j'espère que quand la noce de ma Cécile aura lieu, ce qui ne tardera pas, vous me ferez le plaisir d'y assister.

CHRISTOPHE.

Comment donc, si je serai de la noce ?.. du lendemain aussi même, madame, si ça vous est égal... d'abord, moi, tel que vous me voyez... j'aime beaucoup les noces... surtout celles des personnes aussi jolies, aussi agréables que votre demoiselle... (*A part*). Le madrigal s'y trouve.

MAD. DUHAMEL.

Franchement, ce n'est pas pour me vanter, mais c'est un des meilleurs partis du département; elle a été demandée en mariage par notre sous-préfet.

CHRISTOPHE.

Alors, je gage qu'en bonne mère... vous ferez grandement les choses.

MAD. DUHAMEL.

Comment?

CHRISTOPHE.

Je ne vous cacherai pas que je crois que M. Dufour vous ménage une surprise.

MAD. DUHAMEL.

Une surprise... et laquelle?

CHRISTOPHE.

J'aurais tort de vous dire qu'il m'a assuré positivement... mais cependant il m'a fait entrevoir que son intention était de donner une corbeille magnifique... vingt mille francs au moins. (*A part*). Voilà le mot lâché.

MAD. DUHAMEL.

Vingt mille francs!... mais c'est une folie.

CHRISTOPHE.

Ecoutez-donc... en sa qualité de subrogé-tuteur du prétendu...

MAD. DUHAMEL.

Sans doute; mais c'est me forcer à des dépenses énormes.

CHRISTOPHE.

C'est ce que je me suis dit... vous ne pouvez guère vous dispenser maintenant de fournir un trousseau à la mariée, d'environ la même somme.

MAD. DUHAMEL.

C'est qu'il ne m'en a pas dit un seul mot.

CHRISTOPHE.

Il s'en serait bien gardé... puisque c'est une surprise.

MAD. DUHAMEL.

Allons, en ce cas, il faudra que je songe...

CHRISTOPHE.

Si cela peut vous être agréable, je vous en éviterai la peine.

MAD. DUHAMEL.

Comment, monsieur, vous voudriez...

CHRISTOPHE.

Oui, madame, et je me flatte de savoir ce qu'il vous faut... linge de corps, linge de lit et linge de table... nappes et naperons, serviettes unies, ouvrées et à liteaux... tout ce qu'il y a de plus beau... sans oublier la layette du premier enfant.

MAD. DUHAMEL.

Monsieur...

Air : *Vaudeville de Turenne.*

Vraiment, c'est par trop d'obligeance,
En vous donnant cet embarras,
J'abuserais de votre complaisance.

CHRISTOPHE.

De grâce, ne m'en parlez pas. (*bis*).
(*A part*). Je suis bien sûr d'avoir du bénéfice.

MAD. DUHAMEL.

De tout cela je ne puis vous charger.

CHRISTOPHE.

Ah! laissez moi vous obliger,
Ce sera me rendre service. (*bis*).

MAD. DUHAMEL.

Vous êtes trop bon, en vérité, monsieur... cependant je vous avouerai que je suis très-économe... parce que, vous entendez... une mère de famille...

CHRISTOPHE.

Alors, il vous faut ça dans la seconde qualité... n°. 2.

MAD. DUHAMEL, *à part.*

Ah ! ça, mais quel singulier homme... donc...

CHRISTOPHE.

C'est entendu... vous vous en rapportez à moi.

MAD. DUHAMEL.

Volontiers, monsieur, volontiers... mais avant de faire un achat, je voudrais...

CHRISTOPHE.

Voir la marchandise... c'est ce que j'allais vous proposer... j'ai apporté avec moi ma carte d'échantillon... vous choisirez... je vous aurai ça à prix coûtant... en même temps, je vous ferai voir quelque chose pour votre consommation, une pièce de toile Cretonne, bon marché... c'est une occasion... je suis à vous dans la minute... (*revenant*). Ah ! j'oubliais... à la campagne... vous faites sans doute quelquefois la partie... le piquet, le Boston, le whisk... eh ! bien, je pourrai aussi vous céder quelques sixains de cartes, à moitié prix... n'en dites rien... voyez-vous, parce qu'elles ne sont pas timbrées... mais c'est égal, je vous les garantis aussi belles que les autres... vous allez voir... ne vous dérangez pas, je vous en prie. (*Il sort*).

SCÈNE VIII.

MAD. DUHAMEL, puis CÉCILE et JULES.

MAD. DUHAMEL.

Ah! ça, mais... qu'est-ce que tout cela veut dire... il faut que Dufour ait perdu la tête et l'esprit... une corbeille de 20,000 francs; c'est presque le tiers de la dot... et ce M. Christophe qui m'engageait... il faut qu'il soit bien serviable... ou alors, il est dans le commerce...

JULES, *entrant avec Cécile.*

Mais, ma cousine, écoutez-moi donc... (*à part*). Ah! que c'est ennuyeux... voilà encore bonne maman.

MAD. DUHAMEL.

Ah! puisque te voilà, mon ami, dis-moi... dans ta lettre, tu ne m'as pas appris la profession de M. Christophe... il est donc dans le commerce...

JULES.

Mais non... je ne crois pas... cependant, je ne sais pas au juste, car il ne m'en a jamais parlé.

MAD. DUHAMEL.

C'est que d'après sa conversation, on dirait qu'il n'a fait que cela toute sa vie... mais nous causerons de cela plus tard... je vous laisse ensemble; vous n'en êtes pas fâchés, n'est-ce pas? allons, soyez raisonnables... (*à part, en sortant*). De la Cretonne, des cartes à moitié prix... tout cela est bien étonnant. (*Elle sort*).

SCÈNE IX.

JULES, CÉCILE.

JULES.

Enfin, ma cousine, nous voilà seuls, et je puis vous parler sans témoins.

CÉCILE.

Eh! bien, voyons, monsieur, qu'avez-vous à me dire?

JULES.

Air: *Vaudeville de M. Guillaume.*

Je vous dirai que mon cœur vous adore,
Mes yeux ont dû vous l'apprendre déjà,
J'ajouterais bien autre chose encore...

CÉCILE.

Bonne maman, tout à l'heure était là,
Vous pouviez bien me dire tout cela...

JULES.

Ah! franchement, ici vous voulez rire,
Entre cousins, et surtout entre amans.
Vous savez bien qu'on ne peut pas tout dire
Devant les grand' mamans.

Surtout la mienne qui me fait toujours de la morale dans ses lettres.

CÉCILE.

Eh! bien, elle a raison, monsieur.

JULES.

Oui; mais c'est que je ne l'aime pas beaucoup la morale, moi.

CÉCILE.

Quand je serai votre femme, si vous ne vous conduisez pas bien, je vous en ferai aussi, allez...

JULES.

C'est possible... mais je n'y ferai pas attention .. parce qu'un mari est toujours le maître... lisez le code, article 134.

« Du côté de la barbe est la toute puissance ».

Air: *Au temps heureux de la chevalerie.*

En fait d'amour, comme en fait de constance
J'aurai le droit d'agir à volonté,
Vous me devrez en tout obéissance,
Car je suis chef de la communauté.
D'après la loi, je prétends toujours plaire,
Assez longtemps auprès de la beauté,
Amant soumis, je fus surnuméraire,
Je veux enfin, être en activité.

CÉCILE.

Du tout, monsieur, un mari doit toujours faire les volontés de sa femme.

JULES.

Dites donc, ma cousine, quel plaisir quand on est marié... on ne dépend plus de personne... on peut aller où l'on veut, sans en demander la permission... au bal... au spectacle... au café... je crois que c'est ça qu'on m'a recommandé de lui dire.

CÉCILE.

Comment, comment! au café... ah! par exemple, un jeune homme comme il faut ne doit jamais y aller... et d'ailleurs, vous serez bien obligé de me conduire partout avec vous.

JULES.

C'est-à-dire partout... non... parce qu'il faut qu'un jeune homme s'amuse, et il a y des endroits où l'on ne peut mener sa femme... je sais bien ce que c'est... vous sentez bien que depuis un an que je suis à Paris, j'ai acquis de l'expérience... (*à part*). J'espère que je suis joliment les avis qu'on m'a donnés.

CÉCILE.

Fi, monsieur, c'est très-vilain, et je ne vous aime plus.

JULES.

Vous ne m'aimez plus, laissez donc... toutes les femmes disent ça; mais elles ne sont pas fachées d'avoir un mari qui ait été un peu mauvais sujet, parce qu'après, elles finissent par l'adorer.

CÉCILE.

Eh! bien, monsieur, puisque vous êtes comme ça... je ne veux plus vous épouser.

JULES.

Ah! c'est pour rire que vous dites ça.

CÉCILE.

Non, monsieur, je parle très-sérieusement.

JULES, *à part.*

Tiens, elle se fâche... ça n'est donc pas ça.

SCÈNE X.

Les Mêmes, CHRISTOPHE.

CHRISTOPHE, *entrant avec une pièce de toile sous un bras, des mouchoirs de couleur sous l'autre, et ses poches pleines de paquets et de rouleaux d'échantillons.*

Me voilà... me voilà... (*à part*). Ah! diable, la vieille n'est plus là... c'est vexant... (*haut*). Eh! bien... qu'est-ce qu'il y a? Les deux futurs qui se boudent... (*bas à Jules*). Ça ne prend donc pas?

JULES, *de même.*

Non, sûrement... j'ai suivi vos conseils, et ce que je lui ai dit n'a pas l'air de lui plaire du tout... (*à Cécile*). Mais, ma cousine, vous avez tort de vous fâcher.

CÉCILE.

Non, monsieur... je ne veux rien entendre, et je m'en vais tout dire à ma bonne maman. (*Elle sort*).

SCÈNE XI.

JULES, CHRISTOPHE.

JULES.

Eh! bien... elle y va... vous voyez bien que c'était un très-mauvais moyen.

CHRISTOPHE.

Au contraire... du dépit, donc elle est folle de vous.

Air: *Vaudeville du Lithographe.*

Sans retard, courez sur ses pas,
Cachez-lui toujours votre flamme;
Point de crainte, point d'embarras,
Car, mon cher, auprès d'une femme,
Rien ne saurait nous résister,
Lorsque nous savons persister,
Quand on sait persister.

JULES.

Si j'ai pris une fausse route,
Pour exécuter mon projet,
C'est que j'étais peu fait, sans doute,
Pour être un bon mauvais sujet.

ENSEMBLE.

CHRISTOPHE.

Sans retard, etc.

JULES.

Sans retard, je cours sur ses pas,
J'aurai soin de cacher ma flamme;
Pas de crainte, pas d'embarras,
Car je sais qu'auprès d'une femme,
Rien ne saurait nous résister,
Lorsque nous voulons persister,
Quand on veut persister.

(*Il sort*).

SCÈNE XII.

CHRISTOPHE, *seul.*

Ils s'occupent d'amour, eux autres, mais moi, ce n'est pas ma denrée... je pense au solide... Quoique ça, pour le moment, me voilà avec ma marchandise sur les bras... Ça me fait faire une réflexion... si j'allais porter tout ça moi-même à la bonne maman, elle n'en voudrait peut-être pas... je filerais mon article... et ça pourrait peut-être me faire manquer l'affaire essentielle... au lieu qu'en lui envoyant ça par le domestique, elle sera forcée de prendre le tout, ne fut-ce

que par honnêteté... plus tard, j'enverrai la facture. (*Il dépose tout ce qu'il a apporté sur une chaise*). Ce que c'est que d'avoir le tact.

SCÈNE XIII.

CHRISTOPHE, DUFOUR.

DUFOUR, *entrant avec une robe de chambre, des bottes à l'écuyère, des lunettes et une casquette de veau marin.*

Ouf! ah! la.. la la la... Heureusement, j'espère que je serai bientôt sec... Aye... aye, les reins.

CHRISTOPHE.

Eh! Dieu me pardonne, c'est monsieur Dufour, tout trempé... Il me paraît que vous avez éprouvé une furieuse avarie.

DUFOUR.

Je vous en réponds... voyez un peu comme je suis fait.

Air: *Du Dimanche à Passy.*

Je suis, le diable m'emporte,
Ereinté, moulu, brisé,
Je n'en peux plus, mais n'importe,
Je me suis bien amusé.

J'arrive, il était trop tard,
La chasse était autre part;
Mon cheval à travers champs,
Soudain prend le mors aux dents,
Je me cramponne à la bride,
Mais quoique bon cavalier,
Un saut de mouton perfide
Me fait perdre l'étrier.
Pour ne pas tomber alors,
Je l'empoigne à bras-le-corps,
J'avais beau crier: oh! oh!
Il redoublait le galop;
Bref: par-dessus sa crinière,
Je saute, devinez où?

CHRISTOPHE.

Mais, probablement par terre.

DUFOUR.

Non pas... dans l'eau jusqu'au cou,
Mais je suis très-bon nageur,
Et j'avais pied par bonheur;
On m'entend, et l'on accourt,
Car je criais comme un sourd.
Enfin, pour finir l'histoire,
Percé, trempé, jusqu'aux os,
J'en sortis couvert de gloire,
D'eau bourbeuse et de roseaux:

Oui, de ce maudit bourbier,
On m'arrache tout entier,
Excepté mon habit gris
Qui reste dans un taillis.

Je suis le diable m'emporte,
Ereinté, moulu, brisé,
Je n'en puis plus, mais n'importe,
Je me suis bien amusé.

CHRISTOPHE.

Et vous n'en avez pas d'autre? (*à part*). Alors voilà une fameuse occasion, et je ne la manquerai pas.

DUFOUR.

Ils vont se moquer de moi, j'en suis sûr, en me voyant en robe de chambre.

CHRISTOPHE.

Eh! bien, je ne le souffrirai pas... (*Lui montrant une des manches de son habit*). Tenez, regardez-moi ça... comme c'est fin, comme c'est doux... et beau en couleur... voyez le reflet au jour.

DUFOUR.

Eh! bien, après?

CHRISTOPHE.

Je vous le cède au prix coûtant.

DUFOUR.

Comment! vous seriez assez obligeant?..

CHRISTOPHE.

Cent vingt francs... c'est pour rien... il vous coûterait cent soixante chez un tailleur... Eh! bien, ça vous va-t-il?

DUFOUR.

Mais vous!

CHRISTOPHE.

Soyez tranquille, j'ai ce qu'il me faut... un petit frac de voyage qui ne me quitte jamais. (*à part*). Et qui me sert chaque fois qu'il m'arrive de placer un habit. (*Haut*). D'ailleurs, en attendant, vous me prêterez votre robe de chambre... (*Il ote son habit et prend la robe de chambre de Dufour*). Passez-moi ça... (*à part*). C'est un drap apparent, et ça me revient à soixante francs, avec la façon.

DUFOUR, *après avoir passé l'habit.*

Dites-donc, il me semble qu'il est un peu juste.

CHRISTOPHE, *mettant la robe de chambre.*

Il n'y a pas de mal; ça vous fera tenir droit.

DUFOUR.

Oui, mais les manches.... elles me paraissent un peu courtes.

CHRISTOPHE.

Tant mieux, c'est la mode, depuis qu'on a repris les manchettes... tenez, vous me croirez si vous voulez, on dirait qu'il a été fait pour vous... et, à la rigueur, il pourra vous servir d'habit de noce... A propos de la noce, vous ne savez pas?... Je vais vous dire un secret, mais il ne faut pas en parler...

DUFOUR.

Qu'est-ce que c'est donc?

CHRISTOPHE.

On veut donner à la mariée un trousseau de toute beauté..

DUFOUR.

Eh! bien... ensuite?

CHRISTOPHE.

Vous ne comprenez pas?... vous vous trouvez dans l'impossibilité de ne pas donner, au nom du futur, votre pupille, une corbeille analogue... mais soyez tranquille, je vous rendrai le service de me mêler de ça... quelques parures, quelques cachemires... seulement.

DUFOUR.

Comment, comment, mais tout ça coûtera un prix fou.

CHRISTOPHE.

Pas tant que vous croyez... (*A part*). Bon, je vois que l'affaire s'arrangera, mais il ne faut pas l'effrayer sur le prix. (*Haut*). Surtout, n'en dites rien à madame Duhamel, vous me compromettriez... mais pardon... j'oubliais quelque chose dans mes poches; ma tabatière et mon mouchoir... (*Il les prend, et offre du tabac à Dufour*). En usez-vous?..

DUFOUR.

Volontiers... diable! elle est jolie votre tabatière.

CHRISTOPHE.

Vous trouvez?... et à musique, donc... elle joue trois tyroliennes charmantes... tenez, écoutez cet air-là... (*Il met la tabatière sur son chapeau; elle joue un air*). Hein! quelles variations!

DUFOUR.

Tiens, c'est gentil ça.

CHRISTOPHE.

Si vous voulez, je vous en arrangerai... j'ai aussi des petits cigares du Levant, dont vous me direz des bonnes nouvelles... je m'en vas vous les chercher... c'est une occasion...

DUFOUR.

Ah! plus tard, plus tard, nous avons le temps.

CHRISTOPHE.

Non pas, diable! quand je fais une affaire, il faut que ce soit fini promptement, parce que la parole, avec moi, ce n'est rien... bien souvent la marchandise vous reste, au lieu qu'une fois livrée, il n'y a plus à revenir... je m'en vas vous envoyer ça, et nous ferons un bloc du tout.

(*Il sort, après avoir repris ce qu'il avait déposé sur la chaise*).

SCÈNE XIV.

DUFOUR, *seul.*

Un bloc du tout... ah! ça, mais quel drôle de corps! malgré ça, son habit m'a rendu là un grand service; quant à sa tabatière et à ses cigares, je m'en serais volontiers passé.... mais enfin, puisque c'est une occasion, il a voulu m'obliger, c'est clair.... ce qui me passe, c'est l'idée qu'a eue madame Duhamel de vouloir donner un si beau trousseau à sa petite fille, et de me forcer par-là à faire présent d'une corbeille.... à son âge, une bonne maman, vouloir s'élever ainsi à la hauteur du siècle.

Air: *Du vaudeville de Gusman d'Alfarache.*

Jadis, dans les bonnes familles,
Aux qualités, je crois qu'on tenait plus;
En mariant les garçons et les filles,
On s'informait d'abord de leurs vertus;
Mais aujourd'hui, quand on forme un ménage,
De l'argent seul chacun paraît touché,
On dit d'abord: « qu'ont-ils en mariage?
» Les vertus sont par-dessus le marché ».

SCÈNE XV.

DUFOUR, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

M'sieur, m'sieur, v'là c'que monsieur Christophe vient

d'me charger d'vous remettre : c'est une tabatière et des paquets de cigares... de plus, v'là la facture.

DUFOUR.

Une facture... ah! ça, mais que le diable l'emporte... n'a-t-il pas peur que je lui fasse banqueroute... allons, voyons, mets-ça dans mes poches...

FRANÇOIS, *les mettant dans ses poches.*

Mais, m'sieur, il m'semble que ce n'est pas votre habit.

DUFOUR.

Eh! si, parbleu... puisqu'on vient de me le vendre... eh! bien, tu ris... pourquoi donc ça?

FRANÇOIS.

Air: *Un homme pour faire un tableau.*

Veuillez me pardonner, monsieur,
Si je ris de votre tournure;
On voit bien que votre tailleur,
Sur vous, n'a pas pris la mesure.

DUFOUR.

Tu riras souvent à ce prix,
Mon garçon, s'il faut que tu railles
Tous ceux qui portent des habits
Qui ne sont pas faits à leurs tailles.

D'ailleurs, il me va très-bien .. laisse-moi donc tranquille. (*Il rentre dans la chambre à gauche*).

SCÈNE XVI.

FRANÇOIS, CHRISTOPHE.

CHRISTOPHE, *en entrant.*

Eh! bien, mon cher! avez-vous fait ma commission?

FRANÇOIS.

Oui, monsieur... tenez, voilà M. Dufour qui s'en va... il a tout pris... et madame aussi.

CHRISTOPHE, *à part.*

Bon, ça marche... (*A François*). Mais, dites-donc, l'ami... plus je vous regarde, et plus je me figure que je vous ai vu quelque part.

FRANÇOIS.

C'est possible, vu que j'y vas queuq'fois.

CHRISTOPHE.

Attendez-donc, attendez-donc, que je me rappelle... est-ce

que ce n'est pas au chose... comment donc appelez-vous ça... là-bas... à Paris... vous savez...

FRANÇOIS.

A Paris?.. non, non, vous vous trompez; je n'y ai jamais été.

CHRISTOPHE.

Tiens, c'est étonnant... votre figure a pourtant quelque rapport... avec.. enfin... c'est égal.. Dites-donc, quelle heure est-il?

FRANÇOIS.

Je ne sais pas.

CHRISTOPHE.

Tiens, vous n'avez donc pas de montre?

FRANÇOIS.

Je n'en ai pas besoin... à la campagne, on entend sonner l'heure à la paroisse.

CHRISTOPHE.

Oui... mais quand on s'absente... tenez, j'ai là dans ma poche quelque chose de bien joli. . vous autres, qui aimez le bon marché et l'apparent... ça doit vous aller... (*Il tire de sa poche un petit sac de peau, dont il tire une montre qu'il frotte avec une petite brosse*). Voyez-moi ça.

FRANÇOIS.

C'est en or?

CHRISTOPHE.

Un autre vous le dirait, mais moi, je ne trompe personne.. c'est ce que vous appelez similor, mais que nous autres, gens de l'art, nous nommons chrysocale... autrement dit: matière chimique de composition, jouant l'or à s'y m'éprendre.

FRANÇOIS.

Dame, je ne peux pas dans ce moment-ci.

CHRISTOPHE.

Ah! je comprends.... c'est peut-être pour le paiement... mais soyez tranquille, il ne faut pas que ça vous embarrasse... vous me ferez des petits bons, par mois, sur vos gages... le cinquième de vos appointemens... hein?... comment, vous ne voulez pas?... eh! ben, vous avez tort. C'est égal, je veux que nous fassions une affaire ensemble... écoutez, il y a sans doute ici plusieurs domestiques, des bonnes, des femmes de chambre... tenez, voilà des échantillons, et des marchandises

à condition.... (*Il lui remet plusieurs paquets*). Tâchez de placer quelque chose... allez, compère... si vous réussissez, je vous ferai une remise soignée.

Air : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.* (de Caroline).

Domestiques, femmes de chambre,
Maîtres et valets, tout est bon;
L'argent qui vient de l'antichambre,
Vaut pour moi celui du salon.

CHRISTOPHE ET FRANÇOIS.

Domestiques, femmes de chambre,
Maîtres et valets, tout est bon;
L'argent qui vient de l'antichambre,
Vaut pour {moi / lui} celui du salon.

(*François sort*).

SCÈNE XVII.

CHRISTOPHE, CÉCILE.

CHRISTOPHE.

Ah! ça, pour ne rien oublier, inscrivons tout sur le calepin. (*Il s'assied, et écrit*).

CÉCILE, *entrant et prenant Christophe pour Dufour.*

Ah! mon oncle, c'est vous.... je vous cherchais partout.... j'ai bien des choses à vous dire.

CHRISTOPHE.

Comment... mademoiselle...

CÉCILE.

Que vois-je?... c'est vous, monsieur... pardon, je croyais parler à mon oncle... cette robe de chambre...

CHRISTOPHE.

Ah! oui, je conçois... c'est une aventure qui lui est arrivée... un petit service que je lui ai rendu... mais qu'est-ce que vous vouliez donc dire à votre oncle? ah! c'est au sujet de votre cousin? vous êtes sans doute raccommodés?

CÉCILE.

Au contraire, nous sommes plus brouillés que jamais.... allez, vous, monsieur, qui êtes son ami, il ne profite pas des bons conseils que vous lui avez donnés, car il m'a dit des choses.... ah!....

CHRISTOPHE, *à part.*

Diable! il paraît qu'effectivement ça n'a pas pris.

CÉCILE.

Aussi, je ne veux plus de lui ; j'ai tout dit à bonne maman, et le mariage est rompu pour jamais.

CHRISTOPHE, *à part.*

Hein !.. qu'est-ce qu'elle dit donc là ?.. et l'affaire en question... diable ! c'est que ça ne ferait pas du tout mon compte... il faut absolument que je trouve un moyen d'arranger ça.

CÉCILE.

Mais le voilà... alors je ne veux pas rester ici.

CHRISTOPHE, *l'arrêtant par la main.*

Un moment, mademoiselle, un moment... vous ne savez pas tout l'intérêt que je porte à cette affaire-là.

SCÈNE XVIII.

Les Mêmes, JULES.

JULES, *en entrant.*

Ma cousine avec Christophe... s'il pouvait nous raccommoder.

CHRISTOPHE.

Arrivez-donc, jeune homme, arrivez-donc.

JULES.

Eh ! bien, est-elle encore fâchée ?

CÉCILE.

Oui, monsieur, plus que jamais.

CHRISTOPHE.

Eh ! bien, mademoiselle, vous avez tort... car ce jeune homme-là vous adore... il veut faire votre bonheur... il me le répète tous les jours... enfin, il ne pense qu'à vous, et la preuve, la voilà... (*Il tire un petit écrin de sa poche, et l'ouvre*). Voyez le cadeau qu'il m'avait chargé de vous faire...

JULES, *bas à Christophe.*

Qu'est-ce que c'est donc ?

CHRISTOPHE, *de même.*

Laissez-moi donc faire... ne dites rien.

CHRISTOPHE, *à Cécile.*

Regardez-moi ça, mademoiselle... une petite parure complète... bagues, ceinture, bracelets et collier pareils... têtes de corails, trois gros d'or, tresse en cheveux... et de ses cheveux encore... c'est la même couleur, ou à peu près, voyez plutôt.

CÉCILE.

Mais monsieur...

CHRISTOPHE.

Ah !... vous ne pouvez pas lui faire l'affront de refuser... parce qu'alors ce serait vous qui auriez un mauvais caractère. (*Il lui met l'écrin dans les mains, malgré elle. A Jules*). Vous comprenez... hein, comme c'est adroit de ma part... nous mettrons ça de plus sur la facture... maintenant, attaquez le cœur ; en avant les grands mots, soyez pathétique, et surtout sentimental. (*Bas à Cécile*). Soyez sûre que ça fera un petit mari charmant... je vous le garantis... (*Haut*). Allons, jeunes amans, cueillez des fleurs ; plus de rancune, donnez-moi vos mains... (*Il prend leurs mains et les unit*). Les voilà ensemble... je vous donne ma parole d'honneur que vous êtes faits l'un pour l'autre... vous serez heureux.. (*A lui-meme*). Et moi, comme ça, voilà une affaire de plus, et je serai sûr, en outre, de ne pas manquer la fourniture du trousseau et de la corbeille. (*Il sort*).

SCÈNE XIX.

JULES, CÉCILE.

JULES.

Eh! bien, ma cousine, qu'avez-vous donc? on dirait que votre main tremble?

CÉCILE.

Du tout, monsieur, c'est la vôtre.

JULES.

Alors, elles tremblent donc toutes deux.

CÉCILE, *retirant la main.*

Tenez, monsieur... le voici, votre cadeau, je n'en veux pas... car, d'après tout ce que vous m'avez dit...

JULES.

Quoi ! ce n'est que pour ça ?

CÉCILE.

Mais il me semble qu'il y a bien de quoi...

JULES.

Comment, il serait possible... oh ! ma bonne petite cousine... apprenez qu'on m'avait dit que c'était le seul moyen de se faire aimer... mais je vois bien que ce n'est pas vrai... aussi, je ne veux plus vous tromper... je vous parlais d'après

un autre... et maintenant je ne vous parle que d'après mon cœur.

CÉCILE.

Et pourquoi ne me disiez-vous pas cela tout desuite, monsieur ?

JULES.

Air : *Lucette est une Bergère.* (de la Bergère Châtelaine).

Oui, tantôt j'avais cru vous plaire,
En vous paraissant inconstant ;
Vos yeux exprimaient la colère,
Sont-ils de même en ce moment ?
Ici, lorsque mon cœur aspire
A recevoir cet aveu-là,
Ah ! si vous n'osez rien me dire,
Que dans vos yeux je puisse lire...

CÉCILE, *le regardant tendrement.*

Tenez, tenez, les voilà.
Sont-ils méchans, comme cela ? } (*bis*).

Deuxième Couplet.

CÉCILE.

Je m'en souviens, dans notre enfance,
Vous m'aviez donné votre foi ;
Et votre cœur battait, je pense,
Quand vous vous trouviez près de moi ;
Son trouble alors était extrême,
Mais ici qui m'assurera,
Quand vous me dites : je vous aime,
Qu'il soit toujours le même ?

JULES, *lui mettant la main sur son cœur.*

Tenez, tenez, le voilà,
Bat-il moins fort, comme cela. } (*bis*).

SCÈNE XX.

Les Mêmes, MAD. DUHAMEL, DUFOUR.

DUFOUR, *en entrant.*

Mais, madame Duhamel, c'est une folie, ça n'a pas de nom.

MAD. DUHAMEL.

Mais, M. Dufour, je ne sais pas où vous avez l'esprit.

DUFOUR.

M'obliger à donner une corbeille d'un luxe asiatique... pour des bourgeois !..

MAD. DUHAMEL.

Exiger que je fournisse un trousseau pour lequel je serai

forcée de vendre une de mes propriétés... d'ailleurs, ce mariage ne peut plus avoir lieu... ce que m'a dit ma petite fille sur le compte de M. Jules, m'a fait totalement changer d'avis.

CÉCILE.

Bonne maman... je me trompais... mon cousin n'était mauvais sujet que pour me plaire.

DUFOUR.

Comment, comment, pour te plaire?

MAD. DUHAMEL, *à Jules.*

Mais, monsieur, qui donc a pu vous donner d'aussi mauvais conseils?

JULES.

Dame, bonne maman, c'est... c'est M. Christophe.

DUFOUR.

Ah! ça, mais qu'est-ce que tout cela signifie?

MAD. DUHAMEL.

En vérité, je n'en reviens pas, et cela me fait naître une idée fort désavantageuse sur ce monsieur-là.

Air : *Vive une Femme de tête.*

Sa conduite est sans pareille;
Cher Dufour, dites ici,
Qui vous parla de corbeille?

DUFOUR.

Eh! parbleu, c'est encor lui,
Mais ce trousseau magnifique,
Dont il était question...

MAD. DUHAMEL.

Maintenant, cela s'explique,
Est de son invention.
De sa part rien ne m'étonne,
Car si je l'ai bien compris,
Il m'offrait de la cretonne,
Des cartes à moitié prix.

DUFOUR.

Par exemple c'est unique,
Il voulait me vendre à moi
Sa tabatière à musique,
Du tabac... je ne sais quoi.
Bien, plus son ardeur de vendre,
Me livrait un tel assaut,
Qu'il m'a forcé de lui prendre
Son habit... voyez plutôt;
Bref, dans sa manie extrême,
Rien ne pourrait l'arrêter;
Certe, il se vendrait lui-même,
Si l'on voulait l'acheter. (*bis*).

SCÈNE XXI.

Les Mêmes, CHRISTOPHE, ensuite FRANÇOIS.

CHRISTOPHE, *en entrant.*

Que vois-je? toute la famille réunie... charmant tableau!

FRANÇOIS, *arrivant avec des paquets sous le bras.*

M. Christophe... M. Christophe... voilà vos marchandises.. on n'en n'a pas voulu à l'office...

CHRISTOPHE, *à part.*

Ah! diable, tout va se découvrir. (*bas à François*). Plus bas donc... plus bas.

FRANÇOIS.

Ils ont dit comme ça que les bijoux étaient en straz... et que les mouchoirs n'étaient pas bon teint...

CHRISTOPHE.

Parbleu... je crois bien... pour le prix.

MAD. DUHAMEL.

Comment! aux domestiques aussi... ah! c'est par trop fort.

DUFOUR.

C'est abominable.... c'est une véritable mystification ... tenez... tenez, mon cher monsieur... voilà votre habit, je n'en veux pas... voilà aussi vos papiers que vous aviez encore oubliés dans votre poche... (*Il apperçoit une carte d'adresse*). Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est que ça?.. (*Lisant l'adresse*). « *Christophe aîné, rue du Gros-Chenet, n°.* » 10, *fait la commission en tous genres, prête aux mi-* » *neurs, dégage les effets du Mont-de-Piété, et achète les* » *reconnaissances* ».

CHRISTOPHE, *à part.*

Heureusement que la marchandise est livrée.

MAD. DUHAMEL.

Ah! Dufour... quel homme ce pauvre Jules avait pour ami.

JULES, *troublé.*

Mon oncle!..

DUFOUR.

Mais il me vient une idée... *prête aux mineurs*... est-ce que par hasard?..

JULES.

Mon oncle... il est vrai... une lettre de change.

DUFOUR, *bas à Jules.*

Silence devant ces dames, entendez-vous, monsieur, qu'elles ignorent votre conduite... (*Haut à Christophe*). M. Christophe, je ne paierai rien, que nous n'ayons réglé le tout juridiquement à Paris.

CHRISTOPHE, *à part.*

Diable! et moi qui ne suis point patenté... (*Haut à Dufour*). Nous arrangerons ça à l'amiable... ne vous fâchez pas.. j'en passerai par où vous voudrez.

DUFOUR.

Quant à votre tabatière à musique, vos cigarres... la cretonne et les cartes de madame Duhamel, vous pouvez les reprendre, on vous rendra le tout.

JULES.

Et même votre parure, qui n'est pas du tout de la même couleur que mes cheveux.

DUFOUR.

En attendant, la maison est petite, incommode, et...

CHRISTOPHE.

Je comprends... vous voulez que je vous fasse l'amitié de.. (*Faisant le signe de partir*).

DUFOUR.

Justement.

CHRISTOPHE.

Eh! bien, oui... mais c'est que ce n'est pas possible, ce que vous me demandez-là... je viens de vendre mon équipage à un gros fermier de la Brie... écoutez-donc, mettez-vous à ma place... cent francs à gagner sur un petit cheval borgne...

MAD. DUHAMEL.

Oui... oui... mais, monsieur, la diligence ne tardera pas à passer... et vous pourrez profiter de l'occasion.

CHRISTOPHE.

Volontiers... aux dames je n'ai rien à refuser; (*A part*). d'autant plus que je pourrai peut-être trouver dans la voiture un amateur sur lequel je pourrai gagner ma place. (*Haut*). Allons, sans rancune, toujours.

VAUDEVILLE.

MAD. DUHAMEL.

Air : *Du Vaudeville de Partie et Revanche.* (musique de M. Heudier).

On a souvent dit que ce monde
Était comme un vaste basar,
Où tout se vendait à la ronde,
Les objets neufs, ou de hasard :
Sur presque tout, si l'on trafique,
Rappelle-toi bien qu'ici bas,
L'honneur et l'estime publique,
Voilà ce qu'on n'achète pas.

JULES.

Toutes nos marchandes de mode,
Vendent aux goûts des amateurs,
Dans plus d'un magasin commode,
Leurs chapeaux de toutes couleurs,
Et leurs rubans, et leurs faveurs :
Mais voulez-vous de l'innocence,
Elles vous répondront tout bas :
« Vous vous trompez, car chez nous, vû l'absence,
» Voilà ce qu'on n'achète pas ».

DUFOUR.

Non contens de leur industrie,
Les étrangers viennent, dit on,
Acheter dans notre patrie,
Les produits de notre salon :
Les tableaux de plus d'un grand maître,
Sont enlevés par leurs ducats;
Mais le talent qui les fit naître,
Voilà ce qu'ils n'achètent pas.

FRANÇOIS.

Monsieur, Monsieur, voilà la diligence qui passe.

CHRISTOPHE.

C'est bon... je m'en vas... messieurs et mesdames, j'ai bien l'honneur de... (*Revenant*). ah! j'oubliais... (*au public, reprenant les paquets que François lui présente*). Messieurs, vous savez où je demeure... si quelqu'un par hasard avait be-

soin de moi, on me trouve à mon domicile, le matin jusqu'à onze heures... et plus tard, à l'estaminet Hollandais, au premier, sur le devant... je serais enchanté de faire quelque chose avec vous... soyez persuadés que, selon ma coutume, je traiterai tout le monde en ami.

Je vends, j'achète et fais la banque,
Je tiens un peu de tout, enfin,
Mais un seul article me manque,
Pour completter mon magasin.
On n'en trouve pas sur la place,
C'est. (*Il frappe dans ses mains*). Vous sentez mon embarras;
Pour rien, messieurs, donnez-le moi de grâce,
Car cela ne s'achète pas.

FIN.